Document généré le 3 juin 2025 04:34

24 images

Le pouvoir de l'image ou l'image remise en question
Caché de Michael Haneke

Gilles Marsolais

Numéro 123, septembre 2005

URI : https://id.erudit.org/iderudit/5152ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (2005). Compte rendu de [Le pouvoir de l'image ou l'image remise en question / *Caché* de Michael Haneke]. *24 images*, (123), 54–54.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2005

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Caché de Michael Haneke

Le pouvoir de l'image ou l'image remise en question

par Gilles Marsolais

Avec ***Caché***, présenté sous bannière française, l'Autrichien Michael Haneke était un sérieux candidat à la palme d'or : il a dû se contenter finalement du Prix de la mise en scène, ce qui n'est pas déshonorant pour un film atypique, un faux thriller constamment sur le fil du rasoir, qui réserve quelques moments de surprise et d'effroi tout en laissant le spectateur avec une série de points d'interrogation, de questions non résolues !

Ce que fait Michael Haneke n'est jamais banal et se situe à la limite du supportable pour de nombreux spectateurs. Plutôt dans la lignée de ***Benny's Video*** et de ***Funny Games***, ***Caché*** ne fait pas exception à la règle. En réalité, ce long métrage tourné en vidéo, qui mise d'ailleurs sur ses possibilités d'ambivalence, de confusion et d'incertitude, propose, au-delà du suspense, une réflexion sur le pouvoir de l'image qui envahit nos vies, tant sur le plan individuel que collectif. Responsable d'une chronique littéraire à la télévision, Georges (Daniel Auteuil) voit sa vie paisible menacée depuis qu'il reçoit des dessins morbides montrant un enfant qui vomit du sang, des coups de fil anonymes, ainsi que des cassettes vidéo qui indiquent clairement que l'on surveille ses allées et venues. Pire, leur contenu devient rapidement plus personnel, ce qui laisse soupçonner que cette menace a pour origine quelqu'un qui le connaît depuis longtemps. Comme celle-ci n'est pas explicite, la police ne peut intervenir. Laissé seul avec ce problème, Georges devient donc enquêteur malgré lui, afin de débusquer cet ennemi dont il ignore l'identité et les mobiles.

Généralement, un roman ou un film à suspense est axé sur la victime, sur la personne menacée et, en adoptant son point de vue, le récit est agencé de façon à réaliser un processus d'identification du spectateur avec cette victime. Michael Haneke ne joue pas vraiment cette carte, même s'il parvient à créer un climat d'attente chez le spectateur, intrigué à défaut d'être angoissé : le point de vue de Georges est rendu au moyen d'une approche plus distante, comme pour bien signifier que, de victime, il est surtout devenu enquêteur, à son corps défendant. Mais, sa démarche le ramènera, malgré lui, sur les terres de son enfance, le poussera à affronter un secret refoulé.

Ainsi, on comprend assez vite qu'on est en présence d'un faux thriller, et qu'il n'est pas indiqué de suivre la piste de la chasse au coupable puisque l'essentiel du film est ailleurs. La preuve en est que le réalisateur et son personnage, comme tous les autres, se fichent de repérer le lieu dans la rue d'où la caméra vidéo filme la maison familiale en plan fixe, et même le point précis aisément identifiable d'où cette caméra filme à l'intérieur d'un appartement. Quitte à se jouer de la vraisemblance, Michael Haneke est davantage intéressé à tracer le portrait d'un homme qui a commis une faute impardonnable dans son enfance qu'à entrer dans le détail de la provenance des dessins, des coups de fil et des cassettes vidéo. Ultimement, ce qui l'intéresse c'est de faire ressortir la contradiction entre « l'image » de l'homme public et l'image réelle de lui-même telle qu'elle sera enfin révélée par le biais de ces images vidéo, et d'obliger le principal intéressé à subir cette confrontation douloureuse. Aussi, en reliant cette prise de conscience individuelle au destin collectif, en reliant cet acte impardonnable (qui n'est pas qu'une erreur de jeunesse !) d'un passé refoulé à un épisode peu glorieux de l'histoire récente de la France, il rappelle, non sans audace, l'importance de regarder son passé en face.

Michael Haneke illustre plutôt bien cette idée du mensonge rejaillissant dans la vie de couple de Georges à travers le silence obstiné de celui-ci qui refuse d'affronter sa propre vérité. Ce silence qui est mensonge fait sortir de ses gonds sa femme qui découvre la vraie nature de son mari, et sème le désarroi chez son fils qui en arrive à suspecter tout adulte d'infidélité. Mais, certaines zones d'ombre pourront laisser le spectateur sur sa faim, comme ces images subliminales, indéchiffrables, d'un jeune garçon au visage maculé (maquillé ?) de sang, que l'on sait pourtant intimement liées au mensonge de Georges qui a fait basculer de destin de Majid, le jeune fils des employés algériens massacrés à Paris en 1961, que ses parents avaient alors recueilli, avant de le placer en orphelinat à la suite de ce mensonge.

France-Autriche-Allemagne-Italie, 2005. Ré., scé. et dial. : Michael Haneke. Ph. : Christian Berger. Mont. : Michael Hudesek, Nadine Muse. Int. : Daniel Auteuil, Juliette Binoche, Maurice Bénichou. 117 minutes. Couleur. Dist. : Alliance Atlantis Vivafilms.